

c'en est une que de vouloir connoître ce qu'il n'est pas donné à l'homme de savoir. Cependant, pour ne pas rebuter mes disciples, et comme avec le tems quelque coin du grand voile peut être soulevé je leur donne l'exemple de l'espérance et du courage ; mais dans la route que je leur trace, je m'égare souvent moi-même, et je ne fais plus où j'en suis. Portez votre offrande à Solon : c'est lui qui va droit à l'utile ; son étude est celle de l'homme, et son objet est de le rendre meilleur, plus juste et plus heureux.

Les députés embarqués pour l'Attique, allèrent voir Solon ; et l'appelant le plus sage des sages, ils lui offrirent le trépied d'or.

Vous prenez bien votre moment, leur dit le législateur d'Athènes ! je suis prêt à devenir fou. Je viens de la place publique où je n'ai vu que des mécontents. Les gens de mer se plaignent que j'ai favorisé les gens de la campagne ; ceux ci m'accusent d'avoir trop ménagé les citadins ; et à la ville, c'est encore pis. Chacun voudroit des loix faites en sa faveur et au préjudice des autres. Mais ce n'est rien encore, et dans ma maison même, je ne suis jamais en repos. Vous voyez cette jeune esclave qui boude et pleure dans un coin ; c'est un petit démon ; elle me fait tourner la tête : cela n'a pas encore dixhuit ans, et cela me gronde, et cela veut avoir plus de raison que moi. Oui oui, dit Glycerie, j'en ai mille fois plus ; car, au moins, je suis juste, je ne gêne personne, et je laisse faire à chacun ce qui lui plaît. A ces mots les pleurs redoublèrent.

C'est dommage de l'affliger, dit l'un des députés, car elle est si jolie !—Vraiment jolie ! elle croit l'être ; mais elle ne fait pas que sa malice l'enlaidit. Eh bien, si je suis laide, répliqua la boudeuse, que ne me vendez-vous ? que ne me laissez-vous aller ?—Et où irois-tu, petite folle ? quel est le maître qui seroit aussi bon et aussi indulgent que moi ?—Quelle bonté, quelle indulgence, qui ne me laisse pas la moindre liberté qu'elle veut qu'on lui laisse ? Celle de voir chez moi un petit insolent dont elle est amoureuse, et qui rode sans cesse autour de ma maison. Dès que je sors pour aller au sénat, ou au lycée, à l'instant même il arrive, il est introduit ; et quand je les surprends ensemble, elle me dit pour son excuse qu'il est plus jeune et plus joli que moi. Assurément, s'écria-t-elle, il est plus jeune et plus joli faites le rappeler, pour voir ; et que ces étrangers nous jugent. Retirez-vous, friponne, dit Solon ému de colère, et que je ne vous entende plus.

Ce libertin qu'elle aime, continua-t-il, est un jeune-homme appelé Pifistrate, pour qui j'ai eu mille bontés, que j'ai instruit, et qui se moque de de mes leçons et de mes loix.—De vos loix !—Oui, sans cesse il me répète ce mot du Scyte Anacharis, que les loix sont des toiles d'araignées où se prennent les mouchérons, mais d'ou les grosses mouches s'échapperont toujours.—Et que ne fermez-vous votre porte à cet insolent ?—Bon ! lui fermer la porte ! il entreroit par la fenêtre. Si vous saviez comme il est adroit et séduisant ! il a gagné tous mes esclaves. Les prières, les larmes, les présens ne lui coutent rien. Il est plein d'esprit et de grace ; et moi-même, quand je l'écoute, il a le don de m'apaiser. C'est bien la peine, me dit-il, mon vénérable maître, de nous brouiller pour une esclave ! Si nous étions, vous jeune comme moi, et moi vieux comme vous, ne vous la céderois, je pas ? Voyez qui de nous deux peur le mieux s'en passer. Vous sentez que ces raisons-là ne laissent pas d'être pressantes. Et puis, si je le désespère, il ira m'accuser, me décrier parmi le peuple ; il dira que je suis